

Mustapha Bouchareb, écrivain et nouvelliste :

«Réinventer le réel»

Si Mustapha Bouchareb tente de réinventer le réel par le biais de ses nouvelles insolites, il met un point d'honneur à imaginer ses personnages peu charismatiques, mais bien représentatifs de l'homme en proie à ses passions les plus dévastatrices. Observateur avisé, subtil et un tantinet persifleur, l'auteur renvoie à une société dure et violente où l'homme, déchiré par ses passions, écorché, étrié, détruit et tue l'autre dans sa quête absolue de bonheur. Dans cette recherche du bonheur et de l'amour, la fin justifie les moyens. Machiavel et Méphistophélès ne sont pas loin. Dans cet entretien, Mustapha Bouchareb explique les raisons qui l'ont poussé à appréhender cet aspect de l'homme.



Entretien réalisé
par Kheira Attouche

Le Temps d'Algérie : Pourquoi ce titre aussi insolite et peu courant *Les transformations du verbe être par temps de pluie* ?

Mustapha Bouchareb : Ce titre est celui d'une des nouvelles du recueil dont le thème est la jalousie, aussi bien intellectuelle qu'amoureuse, dans un milieu particulier, à savoir le milieu universitaire. Seulement, il s'agit d'une jalousie dévastatrice, meurtrière même. Comme il est de tradition de donner à un recueil de nouvelles le titre du texte que l'on juge le plus emblématique de l'ensemble, il m'a semblé que tel était le cas pour *Les transformations du verbe être par temps de pluie* et c'est ce qui m'a décidé à choisir ce titre. Au départ, cette nouvelle et son titre devaient être une critique, sur le ton de la moquerie, du milieu universitaire et de certains coupeurs de cheveux en quatre, de plagiaires, de pilliers de thèses, et de falsificateurs de diplômes que j'y ai croisés et qui jouissent d'un respect et d'un statut indu, usurpé en douce.

Seulement, à je ne sais quel moment, le texte m'a échappé et a pris une tournure un peu philosophique. La moquerie a laissé place à un conflit entre deux professeurs d'université qui tentent de s'approprier, chacun de son côté, une découverte capitale, mais fictive, évidemment, dans le domaine des sciences humaines en même temps que le cœur d'une belle jeune femme. Donc d'ironie, le titre a fini par prendre la connotation plutôt existentialiste que le verbe «être» lui-même suggère.

Pourquoi cette préférence pour la nouvelle ?

Il ne s'agit pas de préférence à proprement parler. Il y a tout simplement des textes qui me viennent spontanément et s'imposent à moi comme textes courts avec un besoin de concentration extrême. Je visualise, en général, le début et la fin et je ressens le besoin impératif de mener le texte à son terme. En une dizaine de pages tout est dit et il n'y a nul besoin de rajouter de la graisse littéraire. Ce qui est faisable dans le roman et qui s'apparente souvent à du remplissage. Certains pensent que la nouvelle est un art littéraire mineur, parce qu'il n'a pas la faveur du système commercial en vigueur, mais il n'en est évidemment rien. Je dirai même que c'est une forme extrêmement difficile à maîtriser en raison du minimum de fioritures et d'exercices de style qui y sont permis.

Dans ces onze nouvelles, on ressent une grande nostalgie de la vie à Alger à une certaine période et d'Alger la blanche...

Oui, en effet, j'ai ressenti une grande nostalgie de l'Alger de ma première jeunesse en écrivant ces textes. Un Alger lumineux, me semble-t-il, bouillonnant, plein de promesses, d'espoir et ouvert sur l'avenir. Et qui a, malheureusement, sombré sans déboucher sur quelque chose de meilleur. Il n'a bien entendu rien à voir avec le mythique vieux Alger des anciennes chansons, qui, lui, remonte à l'époque ottomane et que personne n'a vraiment

connu. Par ailleurs, j'avais déjà fantasmé Alger dans mon roman *Fièvre d'été*, roman que j'avais voulu de l'errance urbaine, et où j'avais décrit des lieux réels en les mélangeant entre eux, tout en changeant les noms. J'ai également fait cela dans plusieurs des nouvelles de mon précédent recueil, *La troisième moitié de soi*. Ma nostalgie d'Alger est aussi, peut-être, un effet d'optique intellectuelle qui ne me permet pas de vraiment apprécier cette ville, aujourd'hui, comme elle devrait l'être, tout en magnifiant pour moi ce que j'ai personnellement connu. De toute façon, je me méfie un peu de ma propre nostalgie, parce que le passé a souvent un pouvoir d'attraction qui peut relever de l'obsession. Il faut, par conséquent, se garder de trop le fixer, sinon on s'écrase le nez contre le mur du présent.

Bon nombre de ces nouvelles sont tirées de faits réels. Est-ce un choix délibéré ?

Personne ne peut échapper au réel. Je veux dire que quand on écrit, le réel est toujours présent, prégnant et nul ne peut s'y soustraire. Seule diffère la manière d'appréhender ce réel et cela se fait, nécessairement, à travers le prisme du capital littéraire et de la sensibilité de celui qui écrit. Le réel de la condition humaine n'a pas changé et donc rien de ce que l'on peut écrire n'est complètement nouveau. Tout a été dit par des prédécesseurs, mais de façon autre. En fait, je crois qu'écrire c'est réinventer le réel. Il n'y a pas d'imaginaire pur car tout imaginaire est bien ancré dans le réel. Ceci dit, il y a bien des allusions à des faits réels dans mes nouvelles, mais je ne suis pas sûr que nous parlions des mêmes choses. Parce que certains d'entre eux relèvent de mon expérience personnelle propre, et d'autres, de détails plus ou moins connus.

Vous sondez l'âme humaine. Y a-t-il, en plus de l'écrivain, le psy ?

Non, pas du tout. Je n'ai nullement la prétention de jouer au psy. Il faut des études poussées pour cela et non pas se contenter de triturer des mots. Les psy soignent les âmes et je n'ai donc aucune qualification pour faire cela. Sonder l'âme humaine, d'un point de vue littéraire, c'est tout simplement parler des contradictions qui secouent tout un chacun et qui résultent en une souffrance existentielle que nous essayons de dépasser par justement une recherche incessante de mieux-être. Il ne faut pas oublier qu'à la base de toute quête du bonheur, il y a le principe freudien de plaisir-déplaisir. Nous recherchons systématiquement ce qui nous procure du bien-être et évitons ce qui nous cause des désagréments. Autant que possible, bien sûr et, idéalement, sans nuire aux autres. Mais comme nous recherchons tous la même chose, on se bouscule, fatalement, un peu beaucoup au portillon. Et c'est là que commencent les problèmes - les coups bas, les trahisons, et les morsures qui vous laissent des traces à vie.

Dans tous vos écrits on sent cette dualité du bien et du mal. Pourquoi ?
Il me semble que nous portons en nous

ces deux dimensions, à parts inégales, selon les individus. J'ai toujours été fasciné par le fait que des gens bien sous tout rapport pouvaient commettre des choses répréhensibles et les justifier moralement. Et inversement, des gens sans scrupules se comporter avec la plus insigne des dignités. Et puis, il y a surtout, je crois, des souvenirs littéraires qui sous-tendent cette dualité.

La recherche du bonheur sous-tend toutes vos nouvelles ? Cette quête est omniprésente dans votre littérature ?
Oui, je crois bien. Un peu indépendamment de ma volonté, me

semble-t-il, mais au fil du temps ce thème s'est imposé à moi. Je constate, rétrospectivement, que cette quête était déjà présente dans mes précédents écrits, dans *Ombres dans le désordre de la nuit* par exemple, mais aussi et surtout dans mon roman *Ciel de feu* qui se clôt par une invocation ardente du bonheur entrevu comme un éclair et qui dès lors devient le but d'une tout aussi ardente recherche.

Y a-t-il un projet de roman en cours ?
J'ai, en fait, deux romans prêts. Mais paraîtront-ils un jour, c'est ce que je ne saurais dire.

K. A.